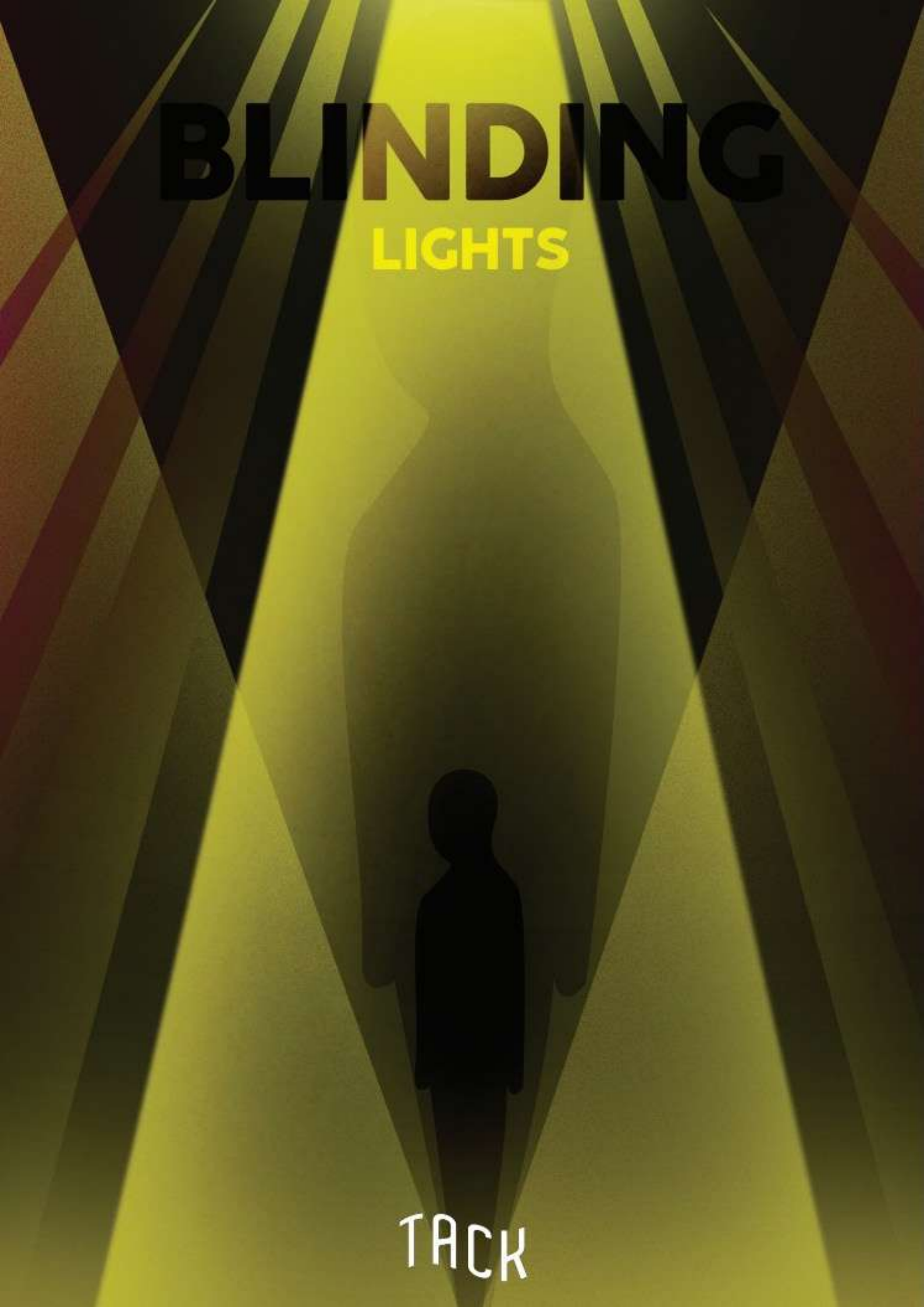
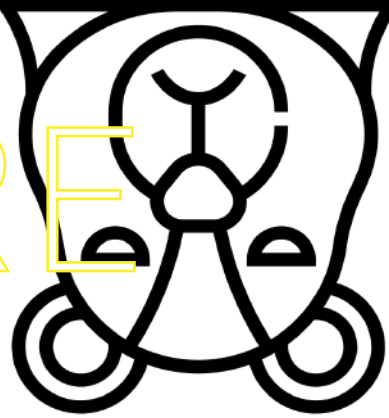


BLINDING LIGHTS

The background of the entire image is composed of various overlapping geometric shapes, primarily triangles and quadrilaterals, in shades of brown, tan, and black. A bright, yellowish-white light source from the top center creates a large, elongated, and slightly blurred shadow of a person standing. The shadow is cast downwards and outwards, filling much of the lower half of the image. The overall effect is one of being overwhelmed or blinded by a powerful light.

TACK

SOMMAIRE



1. COUVERTURE
@Kiletdraw

2. SOMMAIRE et ours

3. LE DÉLIT
4. ABSURDE
Par noémie sulpin

5. POSTER
6. Illustrer par Coralie

7. LE BON GROS SENS
les riches volent les pauvres
par Ioan laicard

8. LIBERTÉ
par green
page illustrée par
@kiletdraw

9. POSTER
@cactusenufeu

10. LA TRAME
«Ton sourire a illuminé
ma nuit»

11. Daredevil : Jaune
par théo toussaint
Illustration par coralie

NOUS REMERCIONS CHALEUREUSEMENT

Celles et ceux qui ont participé à ce numéro ce mois-ci. Nous saluons nos petites mains présentes tous les mois pour le pliage et la distribution des numéros

Nous remercions les organismes qui subventionnent ce projet c'est-à-dire le Crous Bordeaux Aquitaine, l'Université Bordeaux Montaigne, la région Nouvelle Aquitaine et la Mairie de Pessac.

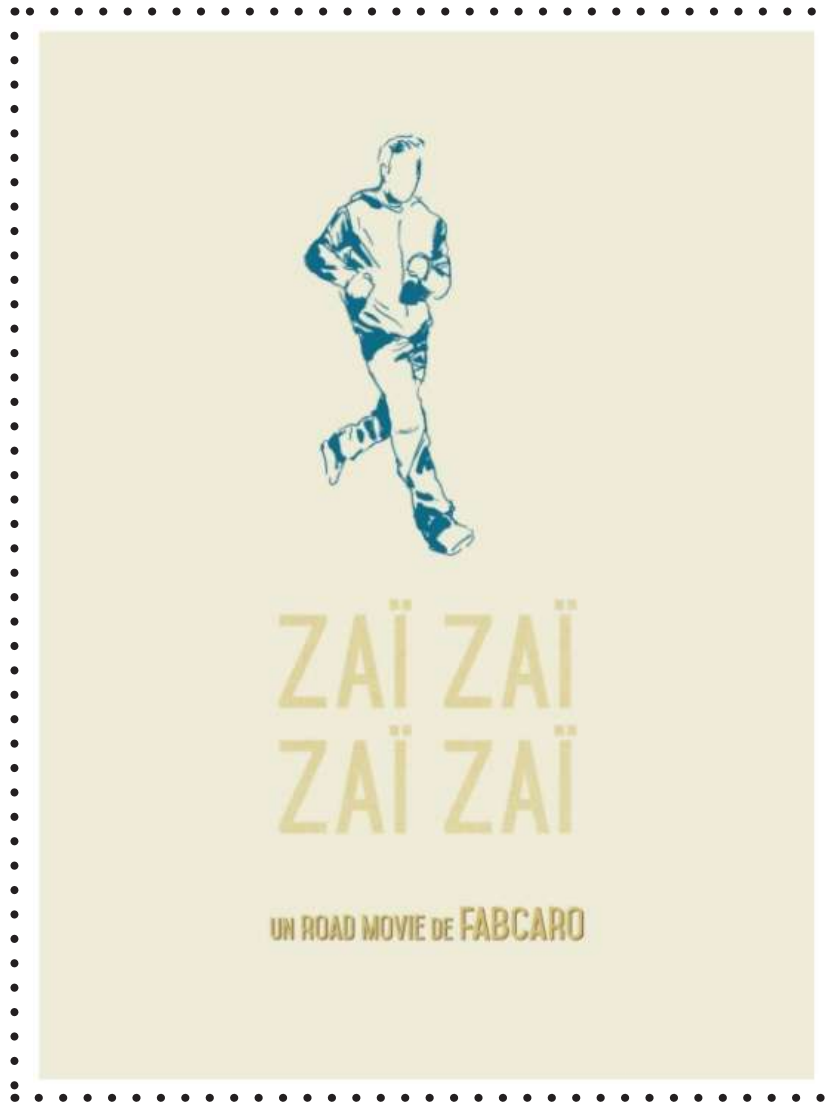
Et pour finir un grand merci à Maryvonne pour son aide à la mise en page et l'impression des numéros



LE DÉLIT ABSURDE

Au livre qui termine sur une musique de Joe Dassin.

Par Noémie Sulpin



J'ai découvert récemment l'œuvre Zai zai zai zai de Fabcaro, un auteur de bande dessinée français né en 1973 à Montpellier. Ce roman graphique est paru en 2015 aux éditions Six pieds sous terre et a reçu pour son humour burlesque et sa satire fine de l'ultra médiatisation, le Grand Prix de la critique ACBD en 2016. Entièrement illustrées de jaune et de noir on s'aventure dans une folle cavale de page en page.

LA STIGMATISATION AU CŒUR DE L'INFORMATION

Le fugitif est auteur de bd. Décrié, critiqué, moqué, sa profession est dans l'œuvre une véritable honte, une raison qui justifie son acte de délinquance. On ressent à la lecture qu'il fait partie d'un groupe visiblement marginalisé régulièrement par les différents



personnages publics représentés, et symboliquement représentatif de la communauté musulmane attaquée de toute part par différents partis politiques à longueur de journée. La fuite de l'auteur de bd est ici divertissante, elle permet à la plupart des personnages de second plan comme la boulangère ou l'homme au bar de se changer les idées, d'oublier leurs problèmes. Il représente un sujet de conversation sur lequel on peut laisser libre cours à son imagination. On voit également que la catégorie des artistes en général est discriminée. En effet le célèbre laïus "je ne suis pas raciste, j'ai un ami noir" est ici réutilisé par une femme aux revenus visiblement confortables : " la fonction n'a aucune espèce d'importance à nos yeux [...] on a même une amie qui fait des bijoux orientaux dis-lui..." Ce climat d'intolérance règne sur plusieurs cases et peut même être interprété comme intrinsèquement lié aux valeurs de la République. De quoi critiquer le rejet auquel peuvent être confrontées les communautés religieuses ou ethniques en France.

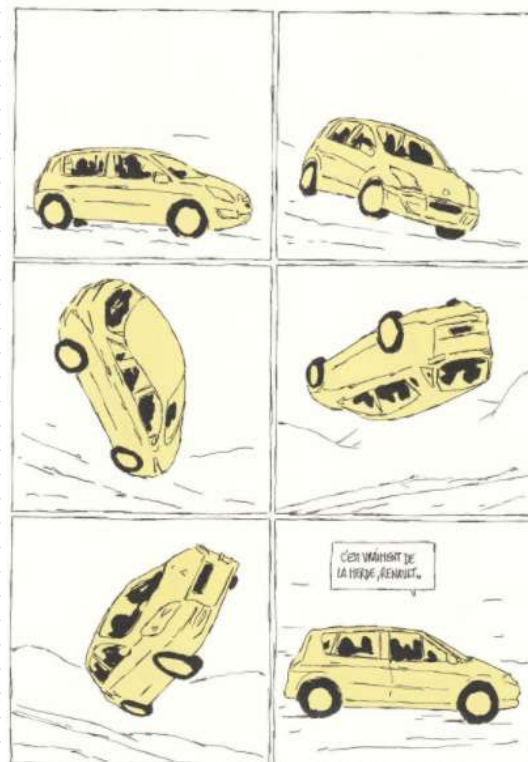
ON RIT JAUNE : L'ÉGOÏSME EN QUELQUES BULLES



Ce crime contre la société de consommation prend très vite une ampleur démesurée. Parmi les rires certains sonnent légèrement plus faux. Le manque de tact avec lequel les rencontres se font et se défont, met en lumière des personnages autocentrés, qui n'ont peur ni d'humilier pour se sentir briller, ni de se complaire dans leur propre bien être aux dépens des autres. C'est un roman graphique dans lequel la pudeur et la retenue n'existent pas. L'empathie, l'inquiétude non plus. On sent un détachement total avec la présomption d'innocence ou le sort du fugitif, puisque la plupart le dénoncent sans preuve ou finissent par recentrer le sujet sur leur propre victoire... comme un super appareil à raclette. On met en avant ses biens "La Grande maison blanche à 245 600 que mon époux et moi avons fini de payer du fait de notre situation financière confortable ", son confort, son emploi à rallonge au généreux salaire, ses préjugés sur la bonne éducation... Le bonheur des personnages semble vouloir se focaliser sur leurs possessions matérielles et non sur leur rapport aux autres.

"L'**art absurde** permet de parler de choses compliquées de manière "simple" car il n'y a aucun raisonnement à reconstruire. On perçoit par le rire ou par la consternation les problèmes qu'une chose pose. Quelque soit la réaction, l'œuvre opère dans tous les cas." - Nathalie Hof ; OAI13

Mine de rien, on rit beaucoup. Toutes les situations sont cocasses, les chutes sont fines et drôles et m'ont personnellement rappelé des situations vécues. Certaines pages ne servent qu'à amener une nouvelle blague tout en gardant un lien avec l'histoire. Ces instants sont nécessaires pour nous rappeler que c'est le comique qui apporte la critique. L'absurde ici ne fait qu'accentuer une réalité grotesque que les médias diffusent et produisent sans prendre de recul sur leur impact et leur contenu. Tout le scénario est basé sur le non-sens, l'exagération et l'argumentaire irrationnel que le préjugé construit. L'auteur arrive à nous surprendre de par la forme de son récit divisé en plusieurs sketches courts qui montrent les réponses apportées par toutes les strates de la population. On passe souvent d'un sujet à l'autre sans transition, un procédé étonnant et captivant qui fait monter crescendo la fuite bricolée de Fabrice.



En somme, je pense qu'il est intéressant de découvrir ce roman graphique de Fabcaro à deux mois de l'élection présidentielle pour réaliser que la couverture médiatique de certaines idées nauséabondes appartient au registre du grotesque. Diversifiez vos sources d'informations, ne vous divertissez pas sur BFM et prenez soin de vos proches. Et de toute façon si vous ne le faites pas, attention, je n'aurais pas d'autres choix que de faire une roulade arrière, à vos risques et périls.



Les riches volent les pauvres



LOAN LAICARD

Le rapport d' Oxfam paru en début d' année intitulé « Les inégalités tuent » a fait grand bruit, montrant que les cinq premières fortunes de France ont doublé depuis le début de la pandémie et sont désormais équivalentes à ce que possèdent les 40% des Français-es les plus précaires. Comme beaucoup de ces patrimoines sont sous forme de titres financiers mais aussi que le chiffre d' affaire de leurs entreprises ne cesse d' augmenter, ces résultats sont à considérer à un instant T mais ils restent quand même utiles pour dépeindre une réalité - les sondages montrent que nous avons tendance à sous-estimer les inégalités. Ces riches donc, ne partagent pas beaucoup et surtout iels se confortent dans l' idéologie méritocrate qui leur permet de traiter d' assisté-es toustes ceux qui n' ont pas eu le privilège d' hériter - et pour ce qui est de l' assistanat, que dirions-nous de ces personnes qui sans femme de ménage, sans secrétaire, sans nourrice et sans salarié-es, sans exploiter personne en somme, auraient bien du mal à tenir une semaine. Même avant la crise covid, c' est 10% de la population française qui a besoin de l' aide alimentaire pour vivre, le système redistributif gagné après la Seconde Guerre Mondiale paraît alors bien défaillant - et pourtant il est souvent perçu comme trop généreux.

Florence Weber dans sa présentation d' Essai sur le don insiste sur une partie centrale de l' analyse du don maussien : son application possible sur les prestations sociales. Pour résumer, Mauss conçoit le don comme un fait social total, c' est-à-dire qu' il met en branle la totalité ou quasi-totalité de la société et de ses institutions - politiques, juridiques, morales, religieuses, familiales, économiques, esthétiques... Les dons, apparaissant sous la forme de cadeaux généreux sont « en réalité obligatoirement faits et rendus ». La transaction qui apparaît libre, gratuite, volontaire est contrainte et intéressée et reflète une obligation à trois niveaux : donner, recevoir et rendre. Une relation de domination s' exerce alors entre les deux échangeants, qui donne l' ascendant à la personne qui donne car c' est elle qui détient la capacité

économique de le faire - la personne qui reçoit devra d' ailleurs lui rendre la pareille aussi vite que possible.

Le problème du don est simple : il grandit lae donateur-ice et abaisse lae donataire. C' est exactement le problème auquel se confronte le concept de redistribution des richesses d' un point de vue moral et politique : les pauvres semblent en quelque sorte redevables - de l' État, des riches - pour les prestations sociales qu' iels reçoivent. Mais justement, Mauss conçoit les prestations sociales non pas comme un don mais comme un contre-don : elles sont des droits ouverts par des individus sur la société. Le travail salarié est alors vu comme un don de l' individu à la société - et j' irais même plus loin en soutenant que l' existence même de la personne devrait être conçue comme une contribution à la société, car elle donne nécessairement de son temps, de son énergie, de ses compétences de manière plus ou moins formelle - don qui appelle une contre-partie légitime au-delà du seul salaire. Si les prestations sociales sont reconnues comme une contrepartie à un don initial c' est-à-dire « qu' on le leur doit », les individus peuvent coopérer de manière horizontale; sinon le transfert sera vu comme un acte de dépendance - l' apparente générosité de la transaction n' est qu' une violence symbolique faite au donataire contraint-e de rester débiteur.

C' est donc une critique de la conception charitable de l' assistance sociale : les politiques sociales n' aboutissent pas sur des aumônes versées à des fainéant-es mais bien sur des contre-dons légitimes - la société doit rendre. Le discours politique visant à mépriser « ceux qui ne sont rien » et à les appauvrir n' est qu' un témoignage de l' ignorance des échanges permanents et souvent informels entre individu et société - ou bien il est une manoeuvre volontaire de disqualification des personnes qui ne correspondent pas tout-à-fait aux attentes d' une société capitaliste. Et ajoutons, pour finir, que les seules personnes qui nuisent au fonctionnement du système de redistribution sont bien celles qui s' en échappent c' est-à-dire... les riches.

1Rapport « Les inégalités tuent », Oxfam-Davos 16/01/2022

2Michael Norton and Dan Ariely, «Building A Better America-One Wealth Quintile At A Time» 2011 - Figure 2

3Le Secours Catholique - Rapport sur l'état de la pauvreté en France en 2019

4MAUSS Marcel, Essai sur le don 2012 (1ère édition : 1925) , Éditions PUF p.1-60

5ibid p.64

6Attac, Impôts : idées fausses et vraies inégalités 2021, Éditions Les liens qui libèrent



LIBERTÉ

Les plus grandes batailles de l'histoire et les défis personnels les plus difficiles proviennent tous de la recherche ou du désir de liberté. C'est quelque chose que j'ai compris avec le temps : tout le monde la recherche, de l'homme le plus important et le plus influent à la dernière personne oubliée dans un trou du monde.

La liberté a tant de nuances et de couleurs : le vert de ces yeux qui chaque jour se cachent des regards méfiants des personnes à cause d'une peau plus foncée que les autres, le rouge d'un rouge à lèvres mis en cachette et avec crainte, parce que "Si tu es une femme et que tu es trop flashy, tu ne peux pas te plaindre des regards des hommes et de leurs blagues".

La couleur violette d'un bleu, laissé par le poing de ceux qui prétendent qu'aimer qui on veut est un crime et embrasser un homme si on est un homme est aussi une maladie.

La liberté a le son brisé de celui qui lutte chaque jour contre lui-même parce qu'il se sent toujours inadéquat, elle résonne dans le cri de celui qui proteste parce qu'on lui refuse le droit d'être lui-même et dans le silence de celui qui, au bord de la route, demande un peu d'argent pour pouvoir manger ou fuir la réalité pendant quelques heures au moins.

La liberté brille comme la lumière de tous ceux qui défendent leur foi, mais se cache aussi dans la nuit aux côtés d'une prostituée qui vend son corps pour pouvoir se permettre une vie décente. Elle passe silencieuse parmi les barreaux des cellules, parmi ceux qui rêvent de retrouver leur famille et donne du courage à ceux qui ont quitté leur maison pour aider les peuples opprimés à trouver la paix.

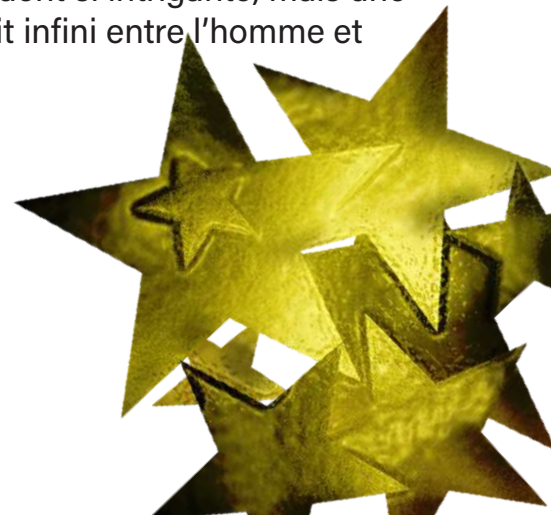
Elle a l'odeur de la mer et le visage de ces êtres humains qui le sillonnent à bord d'une péniche pour fuir la guerre ou à la recherche d'un avenir. Elle vit dans le souvenir de ceux qui sont morts pour la défendre.

La liberté est la force motrice la plus puissante, presque autant que l'amour, capable de faire des révolutions et de pousser les gens à faire l'impossible et à ne jamais se rendre. Aucun autre idéal n'est aussi controversé que celui de la liberté : il y a ceux qui la cherchent si assidûment qu'ils finissent par la perdre et ceux qui la trouvent même s'ils sont enchaînés.

Chantée par des poètes et des écrivains, cet objet du désir de l'humanité est capable d'unir des personnes mais aussi de diviser des peuples avec un naturel désarmant.

C'est peut-être aussi son universalité et sa dualité qui la rendent si intrigante, mais une chose est certaine : personne ne peut se dire exclu du conflit infini entre l'homme et son désir d'être libre.

-Green





LA TRAME

"TON SOURIRE A ILLUMINÉ MA NUIT" DAREDEVIL : JAUNE

Daredevil représente la quintessence du super-héros ancré dans la réalité. Dans cette version "Jaune", le duo créatif Jeph Loeb et Tim Sale rendent un hommage nostalgique au personnage imaginé en 1964.

AUX ORIGINES DE L'HOMME SANS PEUR

Conceptualisé par le scénariste Stan Lee et le dessinateur Bill Everett, Daredevil est une des incarnations de la formule réussie pour créer des héros proches des lecteurs : une ligne éditoriale qui permet l'ascension de Marvel Comics dans les années 60. Le renouveau insufflé dans les trames narratives et l'écriture des personnages offrent de nouvelles figures faillibles et humaines, aux prises avec leurs problèmes personnels. Ainsi, Matt Murdock est présenté comme un protagoniste au passé tragique : victime d'un accident, il est aveuglé par des produits radioactifs lorsqu'il est enfant. Il développe des sens super-aiguisés, qui le guident malgré sa cécité. Fils du boxeur Jonathan Murdock, abattu par des bookmakers mafieux après qu'il ait participé à des combats truqués, Matt étudie le droit à l'université dans l'espoir de condamner les assassins de son père en tant qu'avocat. Le juriste est rapidement contraint d'abandonner sa quête lorsqu'il s'aperçoit que les pièces à conviction ont été falsifiées. Ne pouvant rendre justice par la voie légale, Matt Murdock revêt un costume rouge et jaune en hommage à la tenue de champion de son défunt paternel, et parcourt les rues pour traquer les crapules de New York sous le pseudonyme de Daredevil.

Le travail créatif de Stan Lee chez Marvel permet de désacraliser l'icône super-héroïque en confrontant les personnages à des soucis personnels, financiers ou de santé. Grâce à cette caractérisation, le lectorat ne s'intéresse plus uniquement aux actions épiques et aux combats dantesques, mais également à la vie personnelle des justiciers et de leurs motivations à agir pour le bien commun. Cette empreinte intimiste s'intègre dans le récit, les rapports entre situation civile et identité secrète se brouillent et les péripéties ne sont plus déconnectées de la société dans laquelle les héros évoluent. Dans cette personnification plus nuancée, les spectateurs peuvent plus facilement développer un avis sur la moralité des actions des protagonistes, ceux-ci vont aussi juger leurs actes, et être jugés à travers différents prismes moraux. Dans le cas de Daredevil, le scénariste développe ainsi une intrigue romantique par la mise en place d'un triangle amoureux entre Matt Murdock, son rival et associé Franklin "Foggy" Nelson, et la nouvelle secrétaire du cabinet d'avocat, Karen Page.

La définition du personnage, les enjeux liés à son périple dramatique et les motivations qui l'animent sont repris par l'auteur Jeph Loeb et le dessinateur Tim Sale dans la mini-série "Daredevil : Jaune" initiée dès Août 2001. L'objectif du duo créatif dans cette réinterprétation des origines du démon de Hell's Kitchen est de retrouver l'authenticité des comics Marvel de l'âge d'or tout en modernisant la mise en scène et la narration. A travers une rédaction épistolaire destinée à Karen Page dans laquelle Matt Murdock raconte ses premières aventures en tant que défenseur de New York, le récit se cristallise sur la relation qu'entretiennent les deux protagonistes. L'histoire au point de vue interne se construit autour de la première fois où le couple s'est rencontré, offrant ainsi une genèse à la romance développée. Considérée par le jeune avocat comme l'amour de sa vie, celui-ci décrit son âme-sœur grâce à ses sensations sur-développées : son ouïe, son odorat et ses papilles dressent le portrait parfait ressenti, dans un aperçu quasiment méta-textuel, complémentaire à la grammaire graphique du comic book. Ce gimmick qui vise à expliciter les pouvoirs de Daredevil est repris de nombreuses fois au sein d'une mise en scène proche de l'impressionnisme, où chaque monologue interne laisse place à l'évocation des sentiments du personnage tout en agrémentant son discours par une myriade de détails olfactifs ou sonores. Cette narration riche en descriptions s'imbrique dans un univers partiellement inspiré des romans noirs, avec un usage de l'argot et une écriture réaliste.

DAY & NIGHT

Les inspirations des œuvres noires s'appliquent également au cadre de l'action, essentiellement concentrée de nuit en milieu urbain. L'artiste Tim Sale et le coloriste Matt Hollingsworth s'attèlent donc à travailler le cadre visuel pour insuffler un réel dynamisme à la ville tentaculaire de New York, grouillante de vie et d'activités, où seules les lueurs des buildings et les phares des voitures percent l'obscurité. Ce choix esthétique permet de segmenter les séquences et de dissocier les passages entre Daredevil et Matt Murdock. Si l'avocat évolue dans un monde coloré et éclatant, son alter-ego lutte face à la criminalité dans un milieu sombre, presque monochrome, où seul son costume se détache des décors grisonnants.

Matt Hollingsworth propose une gestion de la colorisation des planches novatrices pour 2001. En tant que pionnier de la composition assistée par ordinateur, il réalise "Daredevil : Jaune" sur Photoshop. Cette technique se révèle être un amalgame particulièrement efficace entre les inspirations picturales traditionnelles et les aplats numériques plus modernes. L'artiste renforce l'atmosphère urbaine et poisseuse de l'œuvre par l'ajout de textures et d'imperfections aux dessins, les ruelles deviennent plus sombres et menaçantes. Le travail sur la colorimétrie et la lumière intensifie les ambiances prononcées entre le jour et la nuit. Cette maîtrise particulière s'accorde parfaitement avec les dessins rétro de Tim Sale, dont les designs aux traits marqués permettent d'accentuer l'hommage aux productions des années 60. Pourtant, le dynamisme des planches permet d'articuler différemment la mise en scène pour magnifier l'agilité du justicier de New York. Certaines cases proposent un découpage de l'action qui décortique les mouvements de Daredevil, semblable un acrobate qui virevolte au milieu d'un combat contre les mafieux. Le démon d'Hell Kitchen se dédouble sur un unique plan, une interprétation du dessinateur pour illustrer la vitesse quasiment surhumaine du héros. Tim Sale arrive parfaitement à dépeindre la fluidité des gestes et l'action spectaculaire, sans pour autant perdre le lecteur.

"Daredevil : Jaune" est une œuvre essentielle pour s'immerger dans l'univers du super-héros de Marvel. Ce comic book accessible et maîtrisé est une excellente porte d'entrée pour les nouveaux lecteurs.

